

# le Bas-Guéret



## Mareuil-sur-Cher (Loir-et-Cher)

Yannick RIBRIOUX  
2005  
*mise à jour 2015*

## REMERCIEMENTS

L'histoire du Bas-Guéret aurait pu n'être qu'une simple chronique familiale si son destin tragique ne l'avait attachée définitivement à l'histoire de Mareuil-sur-Cher (Loir-et-Cher). L'objet de cette monographie n'est pas de raconter l'histoire de la famille FAURE-VERLEY-CUVELIER, propriétaire des lieux pendant trois-quarts de siècle, mais de ne retenir que les éléments permettant de mieux comprendre la place importante de ce domaine familial dans la vie de la commune de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

Je remercie tout particulièrement Monsieur Yves BEHAGHEL qui, lors de plusieurs entretiens, m'a permis d'accéder à de nombreux documents familiaux, illustrations, anecdotes et photographies permettant de compléter et d'enrichir cette monographie, ainsi que Monsieur Bernard CREPY-TAFFIN dont le fonds de photographies familiales nous transporte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Mes remerciements vont aussi à toutes celles et ceux, acteurs de la vie au Bas-Guéret, témoins ou protagonistes des événements de 1939 à 1944 dans la commune, qui ont bien voulu m'accueillir et me confier ce qu'ils avaient retenu de cette période.

Je voudrais enfin souligner les nombreuses publications qui traitent des événements locaux durant la deuxième guerre mondiale et dans lesquelles j'ai pu trouver, sous les plumes les plus diverses, les éléments relatifs à l'histoire de Mareuil.

## ORIGINES

Le mot « guéret », du latin *vervactum*<sup>1</sup> « jachère », apparaît à partir du XI<sup>ème</sup> siècle sous diverses formes : « guerret, guerest, guaret, garet ». Le guéret est une parcelle laissée en jachère (*gara*) et qu'on laboure pour la première fois pour être ensemencée dans l'année : on parlait de « waretter, gareter, guareter, guerester, guereter, gueretter »<sup>2,3</sup>. Son utilisation comme toponyme laisse penser que les nombreux défrichages des XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles ont probablement permis l'installation de quelques habitations sur les hauteurs de Mareuil dans le secteur de l'actuel « Haut-Guéret ». Comme plusieurs autres habitats voisins, et sans doute au cours de la seconde moitié du Moyen Age, ce lieu-dit fut divisé en deux<sup>4</sup>, créant ainsi le « Haut-Guéret » et le « Bas-Guéret ». Mais rien ne permet d'exclure que les sites du Haut et du Bas Guéret aient pu être occupés plus tôt comme le fut le site voisin de Bagneux<sup>5</sup>.

Un parcours de l'ouvrage de René Guyonnet sur l'histoire de Saint-Aignan permet de découvrir que, dès la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle, le « Guéret » était un fief, différent de celui du château de Mareuil qui appartenait, alors, à la famille des Bans<sup>6</sup>. Ses seigneurs rendaient foi et hommage aux comtes et ducs de Saint-Aignan ; nous possédons ainsi quelques repères ponctuels mais discontinus sur les « seigneurs du Guéret » de la fin du XVI<sup>ème</sup> à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle.

En 1577, à l'occasion de la revente du fief de Calaize<sup>7</sup> à Claude de Beauvillier, puis en 1601 à l'occasion d'une transaction<sup>8</sup> de bois et taillis, Etienne des Roches, « sieur du Guéret », époux d'Antoinette de Saltun apparaît en premier dans les archives.

A partir du début du XVII<sup>ème</sup> jusqu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle, l'histoire du « Guéret » va croiser celle de « Bagneux » et de la « Voûte<sup>9</sup> » à Pouillé. En 1598, René Le Jart<sup>10</sup> (dit aussi Cezard), écuyer, sieur de la Voulte à Pouillé, fait l'acquisition de « Bagneux » ; quelques temps plus tard, le 5 décembre 1606, René Le Jart<sup>11</sup> rend foi et hommage à Honorat de Beauvillier pour le « fief de Guéret » dont il a sans doute fait l'acquisition quelques années auparavant.

*Le site de Bagneux fut probablement occupé de longue date puisque, dans leurs répertoires, G. Launay puis S. Boutet signalent au Bas-Bagneux un aqueduc qui aboutissait à des bâtiments romains encore visibles à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle. Bagneux fut plus tard une seigneurie rendant foi et hommage aux seigneurs de St-Aignan. On y rencontre successivement Loïs Baudry, Pierre Le Breton (1483), Guyot de Refuge (1532, 1543), Guillaume de Gerbay (1564) et Annibal de Gerbay (1593) avant son acquisition par René Cézard (Lejart) en 1598.*

<sup>1</sup> Emile Littré : Dictionnaire de la langue française, 1878, D-H p.1951 : *vervactum* est le participe passif de *vervagere* : guéreter. Influence germanique sur l'initiale v transformée en g ; chute du v intermédiaire.

<sup>2</sup> Frédéric Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, 1885, tome 4, p.227, complément CA-IN, 1898, p.732

<sup>3</sup> Edmond Huguet : Dictionnaire de la langue française du XVI<sup>ème</sup> siècle, 1973, p. 403

<sup>4</sup> Nicolas Huron : La fête des toponymes ; noms de lieux de Mareuil-sur-Cher, 2000, p.42

<sup>5</sup> Michel Provost : Carte archéologique de la Gaule - Le Loir et Cher 41, 1988, p.51

<sup>6</sup> Yannick Ribrioux : « Des Bans », seigneurs de Mareuil, note préliminaire, 2004

<sup>7</sup> René Guyonnet : Saint-Aignan, mille ans d'histoire, tome IV, 1980, p.166

<sup>8</sup> AD Loir et Cher : titres de propriétés de la cure, Mareuil St-Martin G 1625

<sup>9</sup> René Guyonnet : op. cit., tome IV, p. 78, 107, 138, 163, 207

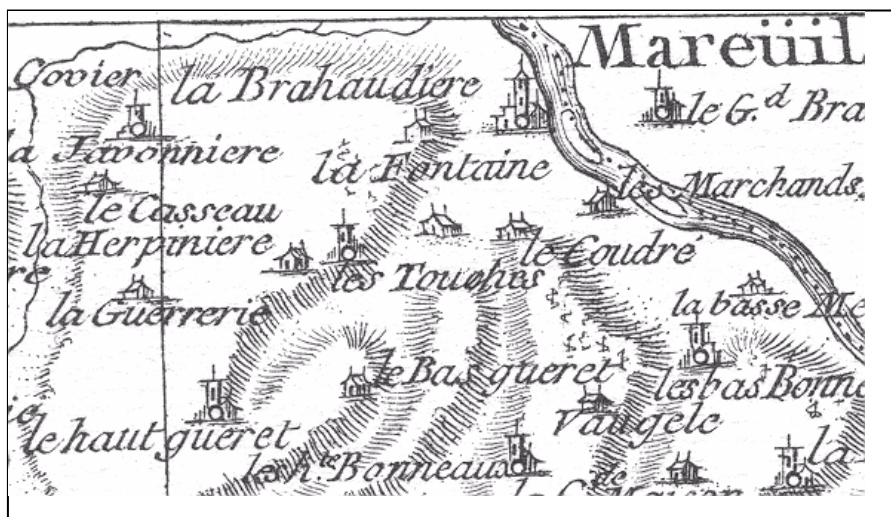
<sup>10</sup> Ibid., tome IV, p.207

<sup>11</sup> Ibid., tome IV, p.210

Ses descendants garderont les fiefs de Guéret et de Bagneux pendant plus d'un siècle. Le 1<sup>er</sup> juin 1622, Jean Lejart<sup>12</sup>, écuyer sieur du Guéret, chanoine de la collégiale de Saint-Aignan et curé de Mareuil (1621, 1623<sup>13</sup>), rend foi et hommage du fief du Guéret à François de Beauvillier, foi et hommage renouvelé le 16 décembre 1642 en sa qualité de sieur du Guéret, doyen de la collégiale.

Charles Le Jart<sup>14</sup>, écuyer, sieur de la Voulte et du Guéret, héritier en partie de Jean Cezart (Lejart) rend à son tour foi et hommage à François de Beauvillier le 31 août 1644. En 1646, le même Charles, prieur doyen et chanoine de l'église de Saint-Aignan, sieur de la Vouste, tient toujours de François de Beauvillier la seigneurie du Haut Guéret, le fief du Haut et Bas Bagneux ainsi que le moulin Paulmier à Faverolles<sup>15</sup>.

Ses descendants se partageront d'une part « Bagneux », pour François Lejart<sup>16</sup>, neveu et héritier de Charles (1646), puis Demoiselle Catherine Lejart<sup>17</sup>, fille majeure et héritière en partie du sieur de la Voulte (1661, 1662) et d'autre part le « Guéret » pour Georges de Thienne, chevalier, seigneur du Chastelier à Marolles, maître des actions de Marie Cezard son épouse, fille et héritière de Charles Le Jart. Georges de Thienne<sup>18</sup> rend foi et hommage pour le « Guéret » à François de Beauvillier les 6 mai 1662 et 24 avril 1663. En 1685 et 1699, le moulin Paulmier<sup>19</sup> est passé en ses mains. Enfin, en 1695 et 1699 on retrouve à nouveau Georges de Thienne à l'occasion d'un aveu pour le fief du Haut et Bas Bagneux et droit de pêche dans le Cher<sup>20</sup>.



Extrait de la carte Cassini n° 30 (IGN)

Dans l'état actuel des recherches entreprises, les informations recueillies sur la période couvrant tout le XVIII<sup>ème</sup> siècle sont assez réduites. La carte Cassini, datant du milieu du siècle, fait toutefois état de l'existence d'une ferme ou d'une métairie à l'emplacement actuel du lieu-dit le « Bas-Guéret » et d'un hameau au « Haut-Guéret ».

<sup>12</sup> René Guyonnet : op. cit., tome IV, p. 212, tome V, p. 117

<sup>13</sup> AD Loir-et-Cher : titres de propriétés de la cure G 1625

<sup>14</sup> René Guyonnet : op. cit., tome V, 1980, p.117

<sup>15</sup> Ibid., tome V, p.140, 156

<sup>16</sup> Ibid., tome V, p.140

<sup>17</sup> Ibid., tome V, p.112

<sup>18</sup> Ibid., tome V, p.117

<sup>19</sup> Ibid., tome V, p.260

<sup>20</sup> Ibid., tome V, p.269

Cette division des habitats du « Guéret » tendrait à confirmer que les premières installations humaines se sont bien faite sur le sommet du coteau pour constituer le hameau principal du « Haut Guéret ». La ferme du « Bas-Guéret » a pu être édifée plus tard, à proximité de points d'eau, ruisseau ou fontaine plus accessibles et propices à l'activité agricole

La fontaine toute proche, dite « Haute Fontaine »<sup>21</sup>, ou « Fontaine du Bas-Guéret », est toujours visible aujourd'hui sur la route d'Orbigny en contrebas du Bas-Guéret. La mieux aménagée des fontaines<sup>22</sup> de Mareuil, elle fut de tout temps un lieu de rencontre, où l'on venait puiser l'eau ou garder les boissons au frais.



*La Haute Fontaine, toujours utilisée au début du XX<sup>ème</sup> siècle  
Coll. Y. Behaghel*

*Après l'attaque mortelle de Marie Coutant, âgée de 12 ans par un loup à la Haute Méchinière le vendredi 18 octobre 1748, on note dans les registres paroissiaux de Mareuil que « peu de temps après, la bête féroce, on ne sait si c'est la même, attaqua la petite fille, onze ans, de Nicolas Marteau au lieu de la Fontaine, la traîna dans une rouère sur le soir et près leur maison, et ne pouvant à cause de sa coëffe l'attaquer au col ni à la gorge, elle lui emporta la moitié d'une fesse, dont elle a guéri. Les cris de cette enfant lui procurèrent du secours. On a fait huée sans réussite et journée sans tuer qu'une louve vieille et monstrueuse, dans le ventre de laquelle on ne trouva point de chair humaine ». Quelques temps plus tard eurent lieu deux autres attaques à la Gentinière et près de la Boulaye.*

Mais, en ce difficile XVIII<sup>ème</sup> siècle où famines et maladies faisaient tant de ravages dans nos campagnes, les points d'eau attiraient aussi, de temps en temps, les loups que l'on pouvait rencontrer dans les bois alentours, comme en témoigne le lieu-dit tout proche du « Chêne du loup », appelé ainsi car on devait probablement y pendre les loups capturés vivants<sup>23</sup>. Ces rencontres malencontreuses se transformaient parfois en drames que nous rapportent les registres paroissiaux<sup>24</sup>, les loups s'attaquant de préférence à des enfants sans défense.

Bien qu'incomplet<sup>25</sup>, ce rapide panorama témoigne d'une activité certaine depuis plus de quatre siècles dans ce secteur de Mareuil situé à quelques 2000 mètres du bourg. Le développement réel du « Bas-Guéret » ne se fera véritablement qu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

<sup>21</sup> Dans un aveu de Pierre Desbans à François de Beauvillier du 8 février 1670 (Fonds privé Rigoreau), cette fontaine est dénommée « Fontaine de St-Martin »

<sup>22</sup> CDPA 41, coll. : Patrimoine dans votre commune n° 9, Mareuil-sur-Cher, 1996, p.9

<sup>23</sup> André Prudhomme : Autrefois, les loups en Loir-et-Cher, 1993, p.14

<sup>24</sup> Registres paroissiaux de Mareuil (voir encadré)

<sup>25</sup> Pour compléter la période de l'Ancien Régime, de nombreuses informations pourraient être récoltées dans l'exploitation d'actes notariés aux Archives Départementales et certainement dans les archives du château de St-Aignan dont dépendait la seigneurie de Guéret.

## NAISSANCE D'UN CHÂTEAU

Comme en attestent les matrices du cadastre ancien<sup>26</sup>, M. Delagrangé, propriétaire à Châteauneuf, a déjà fait l'acquisition de la ferme du Bas-Guéret avant 1833. La propriété comprend, en particulier, une maison d'un confort moyen<sup>27</sup> (6 ouvertures, classe 4) donnant sur une cour entourée de deux bâtiments agricoles et attenante à un jardin prolongé par un verger le long du chemin des Quenouillères. Le tout est entouré de terres, prés, bruyères et friches. C'est sans doute cette ferme que l'on trouve sur la carte Cassini au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle.



Le 11 mars 1856, Jacques Chesneau, propriétaire à St-Aignan, achète cette propriété. De 1858 à 1862, il agrandit les parties habitables par l'édification d'un grand bâtiment à 17 ouvertures ouvert sur l'ancienne cour.



En 1866, Louis Félix Faure (1798-1879), fabricant à Wazemmes (Nord) et propriétaire du château de Mesnes depuis 1850, achète ce grand bâtiment, la maison d'habitation d'origine (ramenée à 3 ouvertures et déclassée en classe 6) et un peu plus d'une quarantaine d'hectares de vignes. Il y installe sa fille Marie Geneviève et son gendre Jules Amédée Verley. En 1875, il vend le château de Mesnes, grand manoir vieillissant et trop humide à son goût, à Arthur Johnston<sup>28</sup> dont le frère William venait, deux ans auparavant, de s'installer à Aiguevive.

*Louis-Félix Faure (Coll. Y. Behaghel)*

<sup>26</sup> AD Loir-et-Cher : matrices du cadastre napoléonien de Mareuil

<sup>27</sup> Les habitations étaient classées en 6 classes d'imposition en fonction du nombre d'ouvertures et du confort, la classe 1 étant la classe la plus imposée.

<sup>28</sup> Arthur Johnston conduira, dans les années 1880-1890, un grand chantier de démolition de bâtiments vétustes puis de construction de l'aile Mansard actuelle du château de Mesnes et de nombreux autres bâtiments (écurie, boulangerie, serre, etc.) ; il fut aussi maire de Mareuil

A partir de 1877, Jules Amédée Verley (1832-1881), marié depuis 1857 à Marie Geneviève Faure (1835-1900), apporte de grandes modifications à la propriété, sans doute avec l'aide financière de son beau-père qui vient de vendre le château de Mesnes.

Ces modifications commencent par la construction d'un fournil (3 ouvertures, classe 9) en 1876-1877.

Puis, sur les terres situées à la limite de l'ancienne cour, un imposant bâtiment de 44 ouvertures - « le Château » - est construit en 1878-1879.



*Le château vers 1905*

La petite maison de 3 ouvertures devient alors la maison du jardinier.

En 1881-1882, la maison du régisseur (35 ouvertures) est construite sur une partie du jardin pendant que l'ancienne grande bâtisse à 17 ouvertures est en partie démolie en 1882-1883 et ramenée à 6 ouvertures.



*Les servitudes vers 1905*

Sophie Verley, l'une des filles de Jules Amédée et de Marie Geneviève Faure, naît en 1859 à Haubourdin (Nord). En 1879 elle y épouse Albert Cuvelier (1854-1935).

Albert Cuvelier est issu d'une grande famille de négociants en vins installés à Haubourdin depuis 1804. La réussite de la famille Cuvelier se traduira par l'achat de quelques châteaux dans le Bordelais dont le château Le Crock en 1903, à l'occasion du centenaire de la création du négoce, et le château Léoville-Poyferré<sup>29</sup> en 1920.



*Le château vu de la route d'Orbigny vers 1910*

Après le décès Marie Marguerite Faure, la propriété est gérée par Albert Cuvelier et Sophie Verley (décédée à Mareuil en 1927), puis par leurs descendants, sous forme d'une Société en nom collectif Cuvelier-Verley et Cie.

Aucune modification majeure ne fut apportée jusqu'à la deuxième guerre mondiale.



<sup>29</sup> Le château Léoville-Poyferré est issu du partage du château Léoville qui eut lieu en 1826 et dont une partie fut, à l'époque, achetée par la famille Barton (Château Lagoa) dont on retrouve des membres quelques temps plus tard au château de Mesnes à Mareuil.



Après son rachat par Louis Félix Faure, le Bas-Guéret n'est qu'un lieu de villégiature pour la famille qui vient s'y reposer de temps en temps. La ferme est d'abord confiée à un régisseur, Théodore Daveluy, aidé de 5 domestiques. Mais dès les premiers travaux d'aménagement, vers 1870, un nouveau régisseur est nommé : François Cathelin suivi, 30 ans plus tard, par son fils Léon Paul ; les Cathelin auront, ainsi, été plus de 60 ans au service de la famille Verley-Faure-Cuvelier.

L'arrivée de la famille Verley-Faure venant du Nord en calèche avait probablement fière allure. Rien n'était trop beau pour faire de cette ancienne ferme un véritable petit château. A l'image des aménagements du château de Mesnes à la même époque par la famille Johnston, le Bas-Guéret s'équipait des moyens les plus modernes telle cette éolienne destinée à puiser l'eau plus confortablement et qui fut en fonction jusque vers les années 1960.



*Marie Geneviève Verley-Faure et ses filles voyageant en cabriolet*

A la tête d'une famille de 13 enfants, Albert Cuvelier partage son temps entre sa résidence du Nord et le Bas-Guéret. Il faut attendre la fin de la première guerre mondiale pour que l'un de ses fils, Jean Cuvelier (1885-1944) aidé de son frère Jacques, vienne s'installer définitivement au Bas-Guéret.

La gestion de l'exploitation continue toutefois à être assurée par Léon Paul Cathelin jusque vers 1930. Durant cette période de 1920 à 1930, on ne dénombre pas moins d'une dizaine de domestiques hébergés au château ou dans la ferme, sans compter le régisseur et sa famille ainsi que le personnel logé dans diverses maisons des Touches, du Haut-Guéret ou de la Herpinière.

Tout en s'entourant malgré tout d'un personnel encore nombreux, le train de vie de la famille va toutefois se réduire progressivement au cours des années 1930, années de bouleversements politiques, sociaux et économiques.

## Le BAS-GUERET et L'EGLISE

Dans le début des années 1880, le calme règne à Mareuil : le phylloxéra, bien que très proche, n'a pas encore atteint le vignoble local, les Prussiens ne sont pas parvenus jusqu'au Cher, la République apporte ses bienfaits. Dans cet environnement apparemment paisible et, après l'échec de Mac Mahon, les petits propriétaires vigneron obtiennent la majorité aux élections du Conseil Municipal ; derrière leur maire Silvain Rochefort, ils prennent une revanche sur la bourgeoisie de la commune, riche, plus ou moins résidente, voire étrangère ou considérée comme telle<sup>30</sup>, mais propriétaire de plus de la moitié du village. La famille Verley-Faure en fait partie ; issue d'une bourgeoisie industrielle du Nord, elle n'avait gagné ses galons de ruralité que par l'achat d'une quarantaine d'hectares de vignes à Mareuil. Pourtant, dans ce nouveau contexte républicain, elle affiche toujours son attachement aux valeurs de l'Eglise et son soutien au curé, l'Abbé Berrand, qui la considère comme la plus patriarcale et l'une des plus chrétiennes des familles de Mareuil : dans l'église, une banquette fermée est réservée à la famille<sup>31</sup>. Il est probable que les opinions de la population sur cette famille étrangère au village devaient, à l'époque, être très partagées, inspirant respect et fidélité pour certains, mépris ou hostilité pour d'autres dont l'esprit républicain d'alors se traduisait facilement par un anticléricalisme primaire. Si l'on ajoute à cela la forte personnalité du curé, on comprend très facilement que des clans aux positions radicales se soient créés, laissant probablement des cicatrices durables dans quelques familles mareuillaises.

La construction du château à peine terminée et s'appuyant sur une tradition qui voulait qu'il existât autrefois dans l'église de Mareuil une chapelle du Bas-Guéret<sup>32</sup>, la famille Verley-Faure décide de faire ériger une statue de la Vierge sur les hauteurs de la Brahaudière, cadeau expiatoire après la guerre de 1870.



*La Vierge vers 1905*

<sup>30</sup> Allusion à la famille Johnston, famille bordelaise de souche irlandaise installée au château de Mesnes.

<sup>31</sup> La banquette est actuellement au fond de la nef de l'église, côté nord, faisant pendant avec une autre banquette qui accueillait les familles reconverties du château de Mesnes.

<sup>32</sup> CDPA, op. cit., p.35

La statue rappelle celle de Notre Dame de Lourdes érigée vingt ans plus tôt ; elle est dédiée à la protection et à la mémoire de la famille Verley-Faure, ainsi qu'à la protection des vignes et vignerons de la Vallée qui voient poindre avec inquiétude les premières attaques de mildiou et de phylloxéra dans la région.

*La statue en fonte, qui mesure environ 3,00 m et pèse 1200 kg, est érigée sur un socle en pierre de 2,85 m. Elle fut réalisée par la Maison Raffl à Paris*

Jusqu'au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle, la statue, installée sur le haut de la colline dépourvue, à l'époque, de la végétation arbustive qui obstrue aujourd'hui le panorama sur la vallée, était visible à plusieurs kilomètres.

Le 14 septembre 1884 sa bénédiction donne lieu à une grande fête religieuse<sup>33</sup>.



*Bénédiction de la statue en 1884 (coll. Bernard Crepy-Taffin)*

Mais les premiers conflits ouverts avec la municipalité apparaissent très vite autour de cette statue.

18 septembre 1887 : un arrêté municipal interdit une procession de l'église à la statue nommée « Notre-Dame de Lourdes du Bas-Guéret »<sup>34</sup> ; le curé n'a que faire de ces décisions. Le 17 novembre 1887, considérant que « Monsieur Alfred Berrand, curé de Mareuil, se soustrait à la justice, se moque de la municipalité, profère propos injurieux, calomnies et mensonges en chaire, le Conseil Municipal vote à 7 voix contre 4 la proposition de déplacement du curé et une voix demande qu'il lui soit infligé un blâme<sup>35</sup> » Pourtant, comme chaque année, la procession<sup>36</sup>, qui est très suivie par la droite cléricale du canton, aura bien lieu le 15 août 1888.

<sup>33</sup> Événement rapporté par l'abbé Hatte, curé de St-Romain, dans *la Semaine Religieuse* : semaine du 17 septembre au 4 octobre 1884.

<sup>34</sup> Les cartes postales anciennes la nomment aussi Vierge du Bas-Guéret, la Madone, l'Immaculée Conception ou Vierge de la Brahaudière.

<sup>35</sup> L'Abbé Berrand restera, malgré tout, curé de Mareuil jusqu'en 1911

<sup>36</sup> Cette procession sera renouvelée régulièrement, avant de disparaître au milieu des années 1950. Depuis 2002, soit un demi siècle plus tard, les paroissiens ont renoué avec cette tradition, la procession précédant une messe célébrée au pied de la statue chaque 15 août depuis 120 ans.

La même année, lors d'une expédition nocturne de quatre ou cinq personnes dont les identités, près de 120 ans plus tard, circulent toujours sous le manteau, la statue est renversée à l'aide d'un cheval dont les sabots ont été enveloppés dans des chiffons pour étouffer les bruits. Accusé par le curé qui lui demandait de la remettre en place, le maire, probablement impliqué avec quelques habitants de la Méchinière, de la Haute Fontaine, des Bas-Bonneaux et de l'Aillerie aurait répondu, « *qu'il ne se dérangerait pas pour une bonne femme renversée* »<sup>37</sup>. La statue est toutefois redressée, remplie de béton et rendue solidaire du socle grâce à un essieu de charrette.



*Cinquantenaire de la statue de la Vierge (coll. Monique Mandard-Barbier)*

Entre temps, en 1885, la famille Verley-Faure décide d'offrir et de parrainer deux cloches<sup>38</sup> : Marie (666 kg) et Julie (325 kg) fondues par Chambon, fondeur à Montargis. Le conseil municipal, et en particulier son maire qui fait une affaire personnelle de son opposition au curé, déploie toute son énergie pour empêcher la mise en place de ces cloches ; après de nombreuses tergiversations, interventions auprès du Préfet, de l'Architecte du département et du député Tassin d'une part, de l'Evêque d'autre part, l'autorisation de les installer est approuvée en Conseil Municipal le 14 octobre 1886 moyennant un certain nombre de précautions à prendre, à la charge de l'Eglise. Cela n'empêchera pas le même Conseil d'interdire momentanément la poursuite des travaux dans le clocher en 1888 au prétexte que des pierres avaient été déplacées dans le beffroi.

**Marie**

« L'an 1886, à la mémoire de Mrs Louis Faure et Jules Verley, propriétaires du Bas Guéret. Due à la générosité de Mme veuve Jules Verley, et de ses enfants, du Prince de Chalais Périgord, de Mr Arthur Johnston de Mesnes - Je fus bénite par Mgr Charles Labord, évêque de Blois - J'eus pour parrain Mr Albert Cuvelier de Haubourdin (Nord) - J'eus pour marraine Mme veuve Jules Verley, née Marie Faure, propriétaire du Bas Guéret, qui m'ont nommée Marie, Albertine, Joséphine, en présence de Mr Alfred Berrand, curé de Mareuil, de Mrs Croix, Bailly, Morin, Cathelin, Fourré, fabriciers. »

<sup>37</sup> Michèle Beauvais : Une histoire de clocher..., Le Travailleur, 1<sup>er</sup> février 1979

<sup>38</sup> ASDRA, Université F. Rabelais – Tours : dossier Ecclesia, l'église Saint-Martin de Mareuil-sur-Cher (Loir-et-Cher), 1991, p.39

### **Julie**

« L'an 1886, à la mémoire de Mr et Mme du Tarde anciens propriétaires du château - Due à la générosité des habitants de cette Paroisse, je fus bénite par Mgr Charles Laborde Evêque de Blois - Mr Alfred Berrand étant curé de Mareuil, j'eus pour parrain Mr Jules Verley de Haubourdin (Nord) j'eus pour marraine Me Augustin Josson née Caroline Verley de Lille (Nord), qui m'ont nommée Julie, Caroline, Isabelle, Louise, Gabrielle. En présence de Mr Louis Verley Abbé et André Pierre Verley et Augustin Josson, conseiller d'Arrondissement du Département de Lille et Mrs Jules Verley, André Verley, Albert Cuvelier et Melles Marie Thérèse et Germaine Verley frères et sœurs. »

25 ans plus tard, dans un contexte politique plus calme, la famille Cuvelier-Verley s'associe à d'autres donateurs pour permettre la mise en place d'une troisième cloche – Martine<sup>39</sup> – fruit de la refonte de l'unique cloche ayant survécu aux destructions de la Révolution et de la dernière cloche fêlée de la chapelle de Linière.

### **Martine**

« Je fus faite en 1627 refondue en 1911 avec la cloche de l'antique chapelle de Lignièrès, donnée par la famille Gerberon Tassin, bénite par Mgr Alfred Melisson Evêque de Blois, Pie X étant Pape. Mon Parrain Mr Paul Bailly Chalumeau, ma marraine Me Albert Cuvelier née Sophie Verley Faure, Dame du Bas Guéret, m'ont nommée Martine Jeanne. Mr Alfred Berrand, curé, Mr Bougrier, Buchet, maire. Mes bienfaiteurs sont Mr Albert Cuvelier, Mr et Me Charles Barton Johnston de Mesnes - Mr Delany Croix - Me Vve Manchet Louet - Philomène Louet et bon nombre de Paroissiens - Laus Deo Virginique Matri. »



Martine (photo Y. Ribrioux)

Tout au long du début du XX<sup>ème</sup> siècle, la famille continue à apporter son soutien bienfaiteur. De nombreux dons sont faits à l'église ; pour ne retenir que les principaux, citons :

- En 1925, la participation de la famille Cuvelier-Verley à la moitié du financement du recarrelage de l'église, à part égale avec la municipalité<sup>40</sup>.
- En 1939, le don d'un vitrail installé dans l'avant-choeur, œuvre de Lux Fournier de Tours.

<sup>39</sup> ASDRA, op. cit., p.41

<sup>40</sup> Ibid., p.41

Ce vitrail représente la Vierge du Bas-Guéret, surplombant le village de Mareuil, avec une large vue sur la Vallée telle qu'elle pouvait l'être encore au début du XX<sup>ème</sup> siècle.



Ces dons, et bien d'autres, sont le témoignage de fidélité des propriétaires successifs du Bas-Guéret à l'Eglise, fidélité que les bouleversements des relations de l'Eglise et de l'Etat pendant un demi-siècle, depuis la II<sup>ème</sup> République, la séparation des pouvoirs religieux et républicains en 1905, jusqu'à la victoire du Front Populaire en 1936, n'ont pas altéré. Une fidélité qui n'est sans doute pas étrangère à la relation de la famille Cuvelier avec les habitants de Mareuil dont certains, à la fin des années 30, sont encore partagés entre cléricisme et anticléricisme.

## A L'AUBE DE L'ETE 44<sup>41</sup>

Avant d'évoquer la fin tragique du château de Bas-Guéret, et pour mieux comprendre le climat dans lequel vivaient les habitants de Mareuil au début de l'été 44, il peut être utile de rappeler brièvement ce que fut la période de 1939–1944 dans ce secteur de la Vallée du Cher<sup>42</sup>.

Dimanche 3 septembre 1939 : comme tous les Français, les Mareuillais apprennent l'entrée en guerre de la France. Depuis près d'un an déjà, la tension internationale monte et l'on s'est préparé au pire : en cas de nécessité, un repli du gouvernement vers le Centre et le Sud est programmé ; à Mareuil, quelques maisons sont réquisitionnées depuis plusieurs mois pour, éventuellement, héberger le Service de Santé du Ministère des Colonies dont l'Etat Major et le Ministre doivent s'installer dans le château de St-Aignan<sup>43</sup>.

Forte de ses expériences du passé et des occupations successives des régions du Nord dont elle est originaire, la famille Cuvelier rapatrie ses biens les plus précieux et quelques jeunes de la famille au château du Bas-Guéret, dans une région jusqu'ici à l'abri des invasions ennemies.

La confiance règne dans la population : après tout, la Ligne Maginot n'est-elle pas là pour ça ? Pourtant, dans les premiers mois du conflit, Mareuil compte ses premiers soldats morts au front : Ernest Delaunay en 1939 puis Martial Masson et Lazare Marquet en 1940. Chacun se souvient alors de ses trente sept enfants inscrits sur le Monuments aux Morts<sup>44</sup> de la guerre 1914-1918 érigé devant la mairie depuis 1926. Mais le front est bien loin... ; le 6 mai 1940, les villageois s'inquiètent plutôt de la crue exceptionnelle du Cher<sup>45</sup> qui envahit la cour du château, isole quelques maisons et inonde l'épicerie près du pont.

Quelques jours plus tard, le 10 mai 1940, la Luftwaffe lance son offensive aérienne sur la France et met fin à la « drôle de guerre » ; l'armée allemande se dirige rapidement vers Paris. Depuis la fin 1939, quelques réfugiés sont déjà installés à Mareuil ; l'arrivée des troupes allemandes accélère le plan de retraite de la population du Nord et de la région parisienne vers le Sud.

10 juin 1940 : devant l'avancée des Allemands, le Ministère des Colonies s'installe comme prévu à St-Aignan qu'il quitte quatre jours plus tard<sup>46</sup> pour Bordeaux. Les services de Santé n'ont pas le temps de connaître Mareuil. Les réfugiés affluent : c'est la « débâcle », véritable

---

<sup>41</sup> Les faits généraux décrits dans ce chapitre et le chapitre suivant sont la synthèse de nombreux témoignages et sources diverses citées dans la bibliographie.

<sup>42</sup> Dans ce chapitre et le chapitre suivant, s'agissant plus de comprendre des faits que de trouver des responsabilités, l'auteur, qui n'appartient pas à la génération qui a vécu ces événements, s'est strictement limité aux faits avérés, en respectant l'anonymat des acteurs concernés à l'exception de ceux déjà cités nominativement dans diverses publications antérieures.

<sup>43</sup> René Guyonnet : St-Aignan à l'heure hitlérienne, mai 1940 - août 1944, témoignages extraits du Livre de Raison du Marquis Raoul de La Roche Aymon, Revue Municipale de St-Aignan, 1984, p.6

<sup>44</sup> La commune a compté en réalité 39 morts ; deux d'entre eux, Roger Denis et Léonidas Buchet, ne figurent pas sur le monument (voir monographie « Morts pour la France 1914-1918 », Yannick Ribrioux, 2004).

<sup>45</sup> Cette crue est actuellement la crue considérée comme crue centennale (environ 396 cm à l'échelle actuelle de Mareuil près du pont de la Fontaine)

<sup>46</sup> René Guyonnet : St-Aignan à l'heure hitlérienne, op. cit., p.7

exode de toute une population dont l'installation est difficile et parfois précaire ; les habitants qui les accueillent sont alors vite partagés entre solidarité et protectionnisme.

16 juin 1940 : le Maréchal Pétain, nouveau chef du gouvernement, annonce qu'il a demandé un armistice aux Allemands. Pour la presque totalité de la population, c'est une sorte de soulagement ; le souvenir de la guerre 1914-1918 n'est pas très loin : 25 ans à peine. Les jeunes adultes de 1939 sont les enfants et adolescents de la première Guerre Mondiale ; les plus anciens sont souvent d'Anciens Combattants qui gardent leur confiance et leur admiration en celui qui fut le sauveur de Verdun. Chaque famille a ainsi l'espoir de voir revenir rapidement la quarantaine de prisonniers de guerre mareuillais envoyés dans les stalags en Allemagne.

18 juin 1940 : de Londres, le Général de Gaulle lance un appel à poursuivre la lutte par tous les moyens. Il ne sera entendu que par quelques personnes.

19 juin 1940 : les troupes allemandes arrivent à Noyers ; les Mareuillais touchent du doigt la guerre : le colonel Lavignon qui commande le 98<sup>e</sup> régiment d'Artillerie armé de 24 canons et avait pour mission de défendre St-Aignan<sup>47</sup>, s'installe en fin de matinée à la mairie de Mareuil pour coordonner le mouvement des unités françaises qui ont reçu l'ordre de se replier sur Pouillé et Mareuil. Toute la journée l'armée allemande située sur la rive droite du Cher<sup>48</sup> entretient un feu nourri sur les troupes françaises en déroute.

20 juin 1940 : l'armée allemande franchit le pont de St-Aignan ; l'occupant décide de mettre en place la « ligne de démarcation », sorte de frontière matérialisée par le Cher ; cette ligne sépare ainsi la France en « zone libre » au sud et « zone occupée » au nord et sur le littoral atlantique. Un poste de contrôle, d'abord mis en place au Four à Chaux<sup>49</sup>, est déplacé peu de temps après sur le pont de St-Aignan ; pour le franchir, il faut un « ausweiss »<sup>50</sup>. La population locale devra s'accommoder de cette contrainte isolant les hommes et les familles, bouleversant le travail et le ravitaillement jusqu'au 1<sup>er</sup> mars 1943.

Passée la surprise des premières semaines d'occupation, la population mareuillaise, comme celle de beaucoup de villages situés à proximité de la ligne de démarcation dans la « zone libre », va s'installer dans un nouveau mode de vie. Mareuil devient un point de passage clandestin de personnes ne disposant pas de laissez-passer, de juifs ou de prisonniers évadés, pris en charge, hébergés, nourris et parfois habillés par quelques habitants du bord du Cher. Que ce soit en barque ou à gué à la Rouère de l'Aulne, à la Maison des Marchands ou ailleurs, les passages s'intensifient de 1940 à 1941 en dépit des surveillances accrues le long du Cher. Les moyens mis en œuvre par les soldats allemands pour mettre les rives du Cher sous haute surveillance sont parfois contestés ; le 6 novembre 1940, par exemple, les Allemands sortent de la « zone occupée » à l'écluse de Talufiau afin d'installer, rive gauche, des chevaux de frise et un réseau de barbelés reliés à des détonateurs cachés dans l'herbe pour mieux protéger ce point ; voulant éviter tout accident, le chef de poste français obtient de faire entourer le dispositif allemand par des fils de fer<sup>51</sup>.

Très vite, la population commence à souffrir des difficultés quotidiennes ; les mentalités changent et parfois s'opposent dans une même famille. Seules des tensions extrêmes révèlent les comportements individuels : les idéaux humanistes des uns côtoient jalousies et

---

<sup>47</sup> René Guyonnet : St-Aignan à l'heure hitlérienne, op. cit., p.25

<sup>48</sup> Ibid., p.21

<sup>49</sup> René Guyonnet : Saint-Aignan-sur-Cher à l'heure de la Résistance, Revue municipale de St-Aignan, 1991, p.6

<sup>50</sup> ausweiss : laissez-passer remis par les autorités militaires allemandes

<sup>51</sup> Jean-Claude Catherine : La ligne de démarcation en Berry-Touraine, 1940-1944, 1999, p.16



xénophobie des autres, ou neutralité de la plupart. Les traditions républicaines de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle de petits paysans, de vigneron ou d'artisans défendant leur liberté resurgissent : confortés par l'appel du Général de Gaulle, quelques uns refusent la fatalité, le plus souvent dans la clandestinité. D'autres, aussi peu nombreux, affichent un soutien plus ou moins visible au gouvernement de Vichy et à l'occupant, sous les formes les plus diverses. Et, comme partout en France, la majorité se réfugie dans une attitude neutraliste ou attentiste, ignorant ou feignant d'ignorer les activités marginales ou clandestines de leurs concitoyens, y compris, un peu plus tard, celles d'une « collaboration horizontale » dans quelques maisons isolées, loin du bourg. Le village entre ainsi pour une longue période de trois ans dans un calme apparent où chacun vaque au mieux à ses occupations, soucieux de poursuivre un travail quotidien presque normal et surtout d'assurer son ravitaillement, quitte à se livrer à quelques petites activités parallèles pour se procurer sucre ou autres denrées devenues rares ; la vie à la campagne n'a toutefois rien à voir avec les difficultés des grandes agglomérations.

Dès octobre 1942, la proximité de la ligne de démarcation incite à la formation, plus ou moins bien organisée, de nombreux petits groupes de refus de la présence ennemie, au gré des amitiés, des relations familiales ou des idées politiques et à quelques comportements individuels de sympathisants. On a pu parler d'un véritable « bouillon de culture »<sup>52</sup> de la Résistance dans la Vallée du Cher. Pour ne retenir que les groupes qui ont opéré, à un moment ou l'autre, dans le secteur de Mareuil, on peut citer :

- Un groupe formé dans la région de Vatan-Levroux et qui deviendra le bataillon « Comte » en 1944. On le retrouvera à Mareuil en août 1944.
- Dans les premiers mois de 1943, la plupart des jeunes refusent d'obéir à l'obligation au S.T.O.<sup>53</sup>, alimentée par la propagande de la « Relève »<sup>54</sup> des prisonniers. A Mareuil ils sont une douzaine obligés de se cacher pour échapper aux réquisitions ; ils forment une réserve inespérée pour constituer les premiers maquis. C'est l'époque des bals clandestins, tels ceux des Aulnaies ou de la Grande Maison chez Edmond Buchet, lieux de distraction, certes, mais aussi lieux de recrutement<sup>55</sup>. Dans la région de St-Aignan, quelques uns de ces réfractaires au S.T.O. rejoignent Robert Piau réfugié dans la ferme de Mousseau, près de la forêt de Brouard. Début 1944, le groupe de Mousseau se formera en maquis au Petit Mousseau ; quelques membres rejoindront plus tard le bataillon « Comte ».
- En ce début 1943, André Gatignon, négociant en vin de Noyers, réunit autour de lui 16 camarades dont quelques uns viennent de Mareuil : Armel Jourdain, Maurice Ragot, Edmond Buchet, Robert Ledys, Anaclet Denis.

De nombreuses émissions radio ont lieu à partir de chez Robert Ledys à la Pounière. Dès avril et mai 1943, le groupe est mis à l'épreuve : les messages de la radio anglaise « *la main microscopique annonce l'opération* » et « *il reviendra à la Trinité* » annoncent deux parachutages qui ont lieu à Juchepie au sud de Mareuil. Les armes, normalement destinées à armer la Résistance le moment venu, sont aussitôt stockées dans une cave d'Edmond Buchet aux Bas-Bonneaux<sup>56</sup>. Dans ces parachutages qui ont lieu dans toute la région, il y a des armes,

---

<sup>52</sup> Lucien Jardel et Raymond Casas : La Résistance en Loir-et-Cher, 1964, p. 290

<sup>53</sup> Ibid., p.136 : dans le Loir-et-Cher, il y eut moins de 4 % de départs effectifs au Service de Travail Obligatoire en Allemagne

<sup>54</sup> La connotation de l'expression « Relève » sera devenue telle que la « Relève de Mareuil », formation de gymnastique, de musique et autres activités initiées par l'Abbé Roger et regroupant une quarantaine de jeunes, changera de nom à la fin de la guerre pour s'appeler le « Réveil de Mareuil »

<sup>55</sup> voire d'actions punitives lorsqu'il y avait suspicion de trahison.

<sup>56</sup> R. Guyonnet : Saint-Aignan-sur-Cher à l'heure de la Résistance, op. cit., p.8

certes, mais aussi quelques provisions, du chocolat ou de l'argent destinés à subvenir aux besoins des jeunes clandestins, provoquant çà et là quelques discussions et suspicions au moment de la récupération et du partage de ces biens venus du ciel. Mais André Gatignon est arrêté le 2 juillet 1943 ; l'armée allemande a connaissance de ces stocks d'armes et fait savoir que, si ces armes ne lui sont pas remises, elle mettrait le bourg de Mareuil à feu et à sang. Le stock d'armes est ainsi passé aux mains de l'ennemi.

Janvier 1944 : malgré la disparition du réseau « Adolphe-Robert » dont dépendait le groupe d'André Gatignon, les activités clandestines se poursuivent. Un nouveau groupe F.T.P.F.<sup>57</sup> se forme alors sous l'impulsion de Gaston et Raoul Marida<sup>58</sup> qui habitent à la Maison des Marchands à Mareuil, de leur beau-frère Anaclet Denis accompagné de son fils Géo, voisins d'en face, rejoints par Maurice Marinier, Henri Jamet et François Marteau, tous de Mareuil. Dans un premier temps, l'essentiel de l'activité se limite à la diffusion de tracts et journaux clandestins. Plus tard, c'est de chez Marida et Denis que partent les actions plus spectaculaires de sabotage dirigées contre l'occupant. Toutefois Londres a du mal à croire à l'efficacité de tous ces groupes sans formation ni encadrement militaire ; qui plus est, Londres refuse d'armer des groupes d'obédience communiste, pourtant les plus nombreux et les plus actifs de la région. Il faut donc se débrouiller avec une dizaine d'armes hétéroclites et assurer sa subsistance par tous les moyens, y compris par des expéditions nocturnes dans les mairies ou recettes buralistes pour se procurer des tickets d'alimentation ou autres. La population apprend leurs « méfaits » par la « Dépêche », laissant planer quelques doutes sur l'intégrité de leurs auteurs. Mais nombre de commerçants et cultivateurs apportent aussi, tout naturellement, leur soutien à l'intendance. C'est l'époque des faux papiers fabriqués parfois avec la complicité du secrétaire de mairie qui escamote les tampons officiels, des rencontres amicales chez « M. et Mme Maurice » qui réservent à leurs hôtes clandestins un accueil chaleureux dans les caves de la Roche Blanche et bien d'autres anecdotes qui font le quotidien discret d'un pays en guerre<sup>59</sup>.

6 juin 1944 : le débarquement des Alliés va faire sortir de l'ombre cette « armée » qui, en l'absence de chefs aux têtes froides et réalistes, se bat souvent en désordre. Les directives de l'état-major ORA-FTP ne sont pas toujours suivies<sup>60</sup> et cédant à l'impatience, à l'enthousiasme qui sont à la fois qualité et défaut de jeunesse, quelques libérations anticipées ont lieu, telle cette initiative du 18 juin 1944, anniversaire de l'appel du Général de Gaulle, où le monument aux morts de Mareuil est décoré des drapeaux français et américain, alors que les Allemands sont encore dans les parages ; une initiative prématurée qui aurait pu coûter cher : les drapeaux disparaîtront dès l'aube.



*Le monument aux Morts arborant les drapeaux français et américain*

<sup>57</sup> F.T.P.F. : Francs-Tireurs et Partisans Français : structure de résistance d'obédience communiste

<sup>58</sup> Gaston Marida deviendra lieutenant du 1er Bataillon de la 6ème Compagnie du CFAVV (Corps Franc de l'Air Valin de la Vaissière) en septembre 1944

<sup>59</sup> Paul Doleine, secrétaire de mairie âgé d'environ 80 ans, rapporte nombre de ces anecdotes dans un cahier de mémoires écrit cinq ans plus tard.

<sup>60</sup> Raymond Casas, op. cit., p.112

A partir de juillet 1944, pour mettre fin à la dispersion d'actions des maquisards, voire à leurs divergences, une organisation mieux encadrée militairement se met en place :

- Le groupe de Vatan-Levroux est rattaché au bataillon « Comte » qui constitue le sous-secteur n° 1 du Secteur Nord-Indre FFI structuré par Perdriset en liaison avec la mission S.O.E.<sup>61</sup> du lieutenant Pauline et auquel appartient la compagnie « Camille » commandée par le lieutenant Guiet.
- L'intervention de la mission SOE de Pauline permet au groupe de Marida d'être armé. Dans la seconde quinzaine de juillet, il se constitue en maquis et s'établit dans la forêt de Brouard : sous les ordres du lieutenant Pierre Thomas (« Pat »), il forme la 4<sup>ème</sup> compagnie du bataillon « Robert » commandé par le capitaine Camille Boiziau et qui, fin juillet est incorporé militairement au sous-secteur n°2 du Secteur Nord-Indre. Son périmètre d'action va de la RN 76 et des bords du Cher jusqu'à Orbigny.
- Après le 20 août 1944, une partie du maquis du Petit Mousseau fusionne avec la compagnie du lieutenant Thomas, une fusion que tous n'acceptent pas, plusieurs membres préférant s'intégrer à une autre unité du même secteur dans le Nord-Indre.
- En fin juin 1944, un nouveau groupe était apparu dans la région de Loches. A la suite de représailles allemandes à Loches, ce maquis commandé depuis peu par un certain « Capitaine Lecoq », se disperse et vient se regrouper, lui aussi, dans la forêt de Brouard, le 27 juillet 1944. Arrivé avec 30 hommes, Lecoq, reconnu officiellement par Londres grâce aux relations qu'il a su se forger, réussit par son charisme et ses actions d'éclat menées au cours du mois de juillet dans le secteur de Loches, à réunir plus de 120 hommes en cinq jours.

La Résistance entre ainsi dans une période où elle espère pouvoir opérer de manière plus coordonnée. L'organisation n'empêche pas toutefois les vellétés d'autonomie de certains, encouragées par la difficulté de communiquer efficacement et rapidement, sans compter sur l'intrusion du maquis Lecoq avec lequel il y a quelques relations difficiles et dont ce n'est pas le secteur d'action d'opération habituel.

---

<sup>61</sup> S.O.E. : Special Operation Executive ; branche du War Office créée par Churchill pour instruire les groupes de Résistance puis armer et aider à l'organisation militaire des maquis.

## AOÛT 44 : UN DESTIN TRAGIQUE

Début août 1944 : les troupes allemandes refluent du front de l'Atlantique. Les maquis ont l'ordre de harceler cette armée en retraite en évitant de se confronter à des groupes trop importants.

Au Bas-Guéret, le jeune Bertrand de Villeroy, réfractaire au S.T.O., était venu de la région parisienne se réfugier chez M. et Mme Cuvelier aux côtés de quelques neveux des propriétaires. Décidé à participer aux combats, il veut rejoindre le maquis Lecoq tout proche et qui bénéficie toujours d'une belle notoriété. Il en fait part à Messieurs Cuvelier qui l'encouragent dans sa démarche. Sans doute dans un mauvais jour, Lecoq renvoie brutalement cette jeune recrue dont il se méfie<sup>62</sup>. Depuis le jeudi 3 août, Lecoq a quitté la forêt de Brouard pour installer son Q.G. à la ferme de Basfer à Mareuil et occuper la ferme de la Haute Méchinière où il retient quelques prisonniers dont M. et Mme de La Motte-Saint-Pierre et leur fille, propriétaires du château de Montpoupon. Ceux-ci sont relâchés deux jours plus tard contre une « caution » de 150 000 F. La chasse aux châtelains continue jusqu'au 5 août : le propriétaire d'Aiguevive, M. Lefroid, est lui aussi rançonné. Puis c'est au tour de M. Houzeau, propriétaire du château de Mesnes à Mareuil d'être victime de pillages. Bertrand de Villeroy, revenu chez M. Cuvelier, voit arriver Lecoq en personne au Bas-Guéret, accompagné de ses hommes ; il pense tout d'abord que c'est à la suite de sa récente rencontre ; mais Lecoq en veut simplement aux propriétaires. Sous la menace des armes, Albert et Jean Cuvelier ne peuvent qu'assister, impuissants à la mise à sac du château : linge, matelas, couverture, bijoux, tableaux, vaisselle, tout ce qui peut être emmené est chargé dans trois camions ; le reste est détruit sur place ou saccagé, à l'exception de la bibliothèque qui contient le coffre : Lecoq n'en omet pas moins de se faire remettre 200000 F en pièces d'or. Pendant tout ce temps, les frères Cuvelier font preuve d'un calme exemplaire devant leurs neveux, plus peinés par la trahison de deux proches en qui ils avaient une grande confiance, et qui ne se sont guère opposés au pillage, que par les dégâts matériels de la propriété.

Mais Lecoq n'oublie pas son rôle de « justicier ». Ce même 5 août, à la Haute Méchinière, René Thébaud, ouvrier agricole de 26 ans, a la malencontreuse idée, pour récupérer quelques 200 francs et étancher sa soif, de faire une quête à l'occasion des obsèques d'un « maquisard abattu par les allemands »<sup>63</sup> organisées par Lecoq. Le capitaine veut faire un exemple : après avoir sorti le jeune Thébaud de son sommeil à coups de pied, Lecoq le donne en pâture à ses hommes. Frappé à coups de crosse, injurié, humilié, Thébaud à bout de force doit avaler plusieurs litres de vin tout en creusant sa tombe ; Lecoq l'abat de deux coups de feu<sup>64</sup>.

Le chef du maquis ne va pas s'arrêter en si bon chemin ; le soir même, il descend avec ses « *mousquetaires* » au bourg de Mareuil pour continuer, selon son expression, le « nettoyage » de la France ; dans sa tournée des cafés il ne tarde pas à délier les langues et, fruit d'hésitations, peur des réactions d'un homme dont la réputation sanguinaire commence à courir dans les campagnes ou vengeance, des noms sont avancés : Maurice Debout et Louis Barbier. Sans doute n'ont-ils qu'une simple sympathie pour le Chef de l'Etat Français, exprimant, peut-être, un peu plus ouvertement leur opinion que d'autres ; mais cela suffit à Lecoq pour en faire de « vrais miliciens » ou collaborateurs. Roué de coups, Louis Barbier, 37

---

<sup>62</sup> Michel Rosso : Le Coz, un tueur fou dans la Résistance, 1994, p.124

<sup>63</sup> Il s'agit en fait d'un Polonais évadé de l'armée allemande, ayant séjourné quelques jours dans le maquis Lecoq, qui s'est pendu dans la forêt de Brouard et que Lecoq a voulu faire passer pour un martyr en lui offrant des obsèques solennelles.

<sup>64</sup> Le corps de René Thébaud sera exhumé le 10 février 1945 et enterré au cimetière de Mareuil.

ans, est expulsé de chez lui ; il rejoint son cousin Maurice Debout, célibataire de 24 ans et deux de ses cousins dans la voiture qui les conduit au château de Razay à Céré-la-Ronde où Lecoq s'installe le 6 août. Lecoq continue sa chasse jusqu'à la Méchinière, sans succès. Le 8 août, Marcel Debout, jeune séminariste, arrive trop tard avec une recommandation de Mme de La Verteville, propriétaire du château de Briard-la-Chapelle à Céré-la-Ronde, pour sauver son frère Maurice et Louis Barbier : Maurice et Louis ont été fusillés dès le 6 août, le soir de leur arrivée au château de Razay. Exprimant ses regrets devant ce jeune prêtre, Lecoq libère un des cousins, garde l'autre en otage et, en signe de bonne volonté, aurait dit être prêt à « dédommager la famille des victimes »<sup>65</sup>.

Le pouvoir de séduction de Lecoq va se ternir dès que l'on va découvrir qu'il est prompt à exécuter quiconque ose s'opposer à lui, y compris au sein de ses propres troupes. L'exécution sommaire de deux de ses hommes le 1<sup>er</sup> août avait déjà jeté un discrédit sur l'ensemble du maquis<sup>66</sup>. Dans un amalgame aisément compréhensible, de tels actes n'ont fait que créer le doute sur les actions de tous les groupes opérant dans la région.

La mobilité des maquis, qui s'avère souvent payante, rend les liaisons de plus en plus difficiles ; bon nombre de ces liaisons sont assurées par de jeunes agents ; Monique (« Martine ») 17 ans et Anne (« Thérèse ») 16 ans, filles de Joseph Bled, huissier à Blois (« capitaine Jérôme ») sont du nombre. Chaque jour et chaque nuit, elles portent des plis urgents cachés dans leurs nattes blondes, des rapports de situation, des demandes d'instructions, des coordonnées de parachutages entre les PC de Loir-et-Cher Sud et Nord-Indre et les maquis<sup>67</sup>. A Mareuil elles sont chaleureusement accueillies par la famille Marida. C'est du reste en rentrant d'une mission à Mareuil le 25 août 1944, que Monique fait l'expérience du franchissement en force d'un convoi allemand en retraite au carrefour de la nationale 76 à Noyers, à bord d'une voiture chargée d'armes et conduite par Gaston Marida qui rejoint son frère et le maquis de Motteux à Sassay ; elle ignorait simplement que Gaston n'avait pas de permis de conduire<sup>68</sup> ! Voilà comment l'enthousiasme d'une jeunesse peut l'entraîner dans les actions les plus folles.

A partir de la mi-août, la retraite allemande s'accélère ; les accrochages se multiplient dans tout le secteur de St-Aignan, Noyers, Seigy, Orbigny, Mareuil, Pouillé ou Thésée (voir encadré) ; Le maquis est partout : un général allemand parle de véritable « essaim de guêpes »<sup>69</sup>. La ligne de chemin de fer à Noyers est particulièrement visée par les sabotages et les bombardements alliés.

Le groupe de Mareuil est frappé durement au cours d'un accrochage à Orbigny dans la nuit du 20 au 21 août. Ayant tendu une embuscade à une colonne allemande dans les bois de Mousseau, Henri Jamet fait appel à du renfort ; une dizaine d'hommes viennent à la rescousse en traction avant ; ils sont accueillis sur la place de l'église d'Orbigny par un feu nourri des troupes allemandes : le lieutenant FFI François Marteau, 26 ans, installé dans le coffre ouvert à côté de « Pat » est atteint d'une balle en plein front.

A la suite de cette attaque, la compagnie du bataillon « Robert » juge prudent de changer de cantonnement et vient s'installer à Mareuil, dans de vieilles bâtisses abandonnées non loin du Haut-Guéret, au lieu-dit « la Davière ».

---

<sup>65</sup> Bernard Briais : Un dossier noir de la Résistance, le maquis Lecoq, 2002, p.77

<sup>66</sup> Lecoq, de son vrai nom Georges Dubosc, s'est livré à de nombreux actes crapuleux ou criminels sous une dizaine de pseudonymes avant et pendant la guerre. Il fut arrêté le 23 octobre 1944, jugé, condamné à mort et fusillé le 14 mai 1946

<sup>67</sup> Raymond Casas : Les Volontaires de la Liberté ou les FFI du Loir et Cher (1944-1945), 1982, p.106

<sup>68</sup> Ibid., op. cit., p.107-108

<sup>69</sup> Ibid., op. cit., p.110

***Quelques accrochages importants dans le secteur proche de Mareuil en fin août 1944...***

*20 août : sous le commandement de Henri Jamet, une formation de la 4<sup>ème</sup> compagnie du bataillon « Robert » tend une embuscade à une colonne allemande dans les bois du Mousseau d'Orbigny ; le lieutenant François Marteau trouve la mort au cours d'un dur accrochage dans la nuit du 20 au 21.*

*Le 23 (ou 24 août) : cinq soldats allemands errant sur les bords du Cher entre Pouillé et Mareuil sont encerclés et désarmés (l'un d'eux est blessé) par un groupe de la 4<sup>ème</sup> compagnie du bataillon « Robert » après un sérieux échange de coups de feu .*

*25 août : cette même compagnie capture une dizaine de douaniers allemands faisant la fête en galante compagnie française dans un café de Thésée.*

*27 août : le bataillon « Comte » intercepte cinq allemands près du pont de Thésée : 1 FFI est tué ainsi qu'un allemand ; les quatre autres, dont un blessé, sont faits prisonniers.*

*28 août : embuscade de la 1<sup>ère</sup> compagnie du bataillon Comte près de Mareuil : un FFI est blessé.*

Depuis le passage de Lecoz, la famille Cuvelier s'est réinstallée tant bien que mal chez le régisseur ; elle a la visite de trois nouveaux groupes du maquis qui ne semblent pas se connaître. Le 25 août, l'état major FFI du Nord-Indre ordonne au bataillon « Comte » (qui vient de s'enrichir de quelques hommes du maquis du Petit Mousseau) de se déplacer dans la région de St Aignan sous couverture de la RAF afin de surveiller la route entre Pouillé et St-Aignan. Le lieutenant Guiet commandant la 1<sup>ère</sup> compagnie « Camille » obtient l'accord des frères Cuvelier pour s'installer au château avec la promesse de ne pas engager de combats sur le territoire de Mareuil afin d'éviter toutes représailles. 200 hommes sont ainsi logés dans le jardin et les bois alentours. Le château sert alors de bureau pour les officiers et d'infirmerie ou de chapelle ardente pour les victimes des escarmouches des environs.

27 août au matin : un jeune garçon réfugié chez son grand-oncle, vigneron aux Touches, travaille près de la route d'Orbigny ; il remarque cinq soldats allemands le long du ruisseau de la Fontaine et s'empresse de signaler leur présence au bataillon installé au Bas-Guéret depuis deux jours. Le groupe FFI intercepte ce groupe d'Allemands près du pont de Thésée. L'accrochage est sévère et fait un mort parmi les FFI, un mort dans le groupe allemand et un blessé grave ; les quatre survivants sont faits prisonniers. Le jeune a droit à un petit mot de reconnaissance au retour des FFI.

30 août 1944 : les Allemands circulent en tous sens : un reflux massif de troupes énervées survient d'est en ouest sur chaque rive du Cher. Les maquis jugent prudent d'éviter les confrontations.

Au matin du jeudi 31 août 1944, les habitants du Bas-Guéret et des hameaux proches ainsi que leurs hôtes FFI vaquent à leurs occupations. Les employés s'affairent à leurs tâches habituelles. M. Marquis, bourrelier au bourg, a envoyé son ouvrier René Tanchoux pour la journée au Bas-Guéret afin de réparer quelques harnais.

Pourtant, dans la nuit, vers deux heures du matin, le bourg de Mareuil a connu une effervescence particulière : un convoi de la Wehrmacht voyageant de nuit pour éviter les bombardements qui, de jour, pilonnent la retraite de l'armée allemande, s'est arrêté dans le bourg pour effectuer un ravitaillement : est-il là par erreur, les troupes en retraite choisissant habituellement de rester sur les voies principales, ou la nationale 76 est-elle surchargée ? Nul ne sait. Toujours est-il que 1500 à 2000 hommes stationnent dans le bourg dans un vacarme et

un désordre qui n'a rien à voir avec la discipline de l'armée conquérante des envahisseurs de 1940<sup>70</sup>.

Depuis quelques jours des unités allemandes de sécurité sont cantonnées à St-Romain, Noyers et St-Aignan ; dans la matinée, quelques soldats circulent sur les hauteurs de Mareuil à la recherche de subsides. Vers 11h00, fort des encouragements reçus quelques jours auparavant, le jeune garçon des Touches s'empresse de signaler à nouveau aux FFI du Bas-Guéret qu'un soldat isolé est chez son grand-oncle. L'homme, roux, la quarantaine, a laissé son arme sur le pas de la porte ; il est venu réclamer sans agressivité quelques œufs<sup>71</sup>.

***Pendant ce temps, dans le bourg...***

*La troupe se veut plutôt rassurante ; les hommes se déclarent d'origine autrichienne et souhaitent simplement se ravitailler pour poursuivre leur route ; mais la présence d'hommes en uniforme, armés, hurlant des ordres incompréhensibles, crée très vite un climat de crainte et de soumission dans une population peu habituée à ce déploiement de force. Paul Catelin, maire nommé récemment par le gouvernement de Vichy, sans doute partagé comme beaucoup de maires de l'époque entre le devoir administratif qui lui a été confié, à savoir faire exécuter les ordres de l'occupant, et le devoir moral à l'égard de ses concitoyens pour que tout se passe « au mieux », s'affaire avec le secrétaire de mairie, Paul Doleine, le garde-champêtre Jaffrelot, aidés d'un réfugié de Caen, qui sert d'interprète et est logé avec sa fille de 18 ans chez M. Vaillant sur la route de St-Aignan.*

***Pendant ce temps, dans le bourg...***

*Sur la place de la mairie, c'est un va et vient continu : il faut à la fois répondre promptement aux demandes du commandant du convoi et convaincre ou calmer la population qui se plaint de réquisitions abusives d'avoine, de foin et de bicyclettes ou d'échanges de chevaux fatigués contre leurs bêtes en pleine forme. En milieu de matinée, Paul Doleine rencontre chez Maurice Petrus, en face de la mairie, un officier qui lui annonce, en parfait français, qu'il lui rendra visite dans l'après-midi pour avoir quelques renseignements ; profitant de l'agitation générale, Paul Doleine subtilise tous les documents qui pourraient porter atteinte aux jeunes gens de 18 à 25 ans et susceptibles d'être appelés à participer au S.T.O.*

Dans le même temps, le lieutenant Guiet, responsable FFI cantonné au Bas-Guéret, est informé de la présence de la troupe allemande importante dans le bourg, par Marcel Debout, le jeune séminariste frère de Maurice exécuté par Lecoq quelques jours plus tôt, et témoin des premières discussions avec le maire.

En dépit des ordres donnés par les responsables de la Résistance et sans doute à défaut de communication efficace, les hommes du maquis situés non loin de là vont cueillir le soldat isolé aux Touches sans difficulté et le ramène au Bas-Guéret après avoir essuyé un accrochage avec le reste du groupe ennemi qui était encore sur place.

Sur les conseils d'Albert Cuvelier, les FFI jugent alors prudent de détruire les documents en leur possession et de rassembler les hommes éparpillés dans les bois des environs pour quitter le Bas-Guéret avec leur prisonnier dont on n'aura plus de nouvelles, rejoindre Orbigny et éviter d'éventuelles représailles sur la population locale.

<sup>70</sup> Une grande partie des événements de cette journée, et en particulier l'activité dans le bourg, a été rapportée par le secrétaire de mairie Paul Doleine dans un cahier manuscrit, op. cit.

<sup>71</sup> Yves Chauveau-Veauvy : L'été 44, p.142 : ce soldat ne dépendait pas du convoi stationné dans Mareuil, mais d'une unité se trouvant à St-Aignan.

***Pendant ce temps, dans le bourg...***

*Alerté de l'absence d'un des leurs et du guet-apens dans lequel étaient tombés leurs soldats, les troupes de St-Aignan envoient à Mareuil une vingtaine d'hommes à bicyclette, équipés d'armes automatiques modernes et décrits par les témoins comme appartenant à la S.S. Dans un état d'ébriété manifeste, ils sont cantonnés dans la cour de l'école. Ils sont rejoints par deux officiers en voiture. L'arrivée sur la place de la mairie est impressionnante : l'un d'eux, retenant Jaffrelot sous la menace de son arme, exprime son intention d'exécuter le maire, son secrétaire et le garde-champêtre, ainsi que quelques otages et de mettre Mareuil à feu et à sang. Une altercation a lieu avec le commandant du convoi qui semble faire savoir qu'il ne tolérerait pas d'exaction à l'égard d'une population qui, depuis le matin se soumet aux ordres. Dans le même temps, on apprend qu'un accrochage aurait eu lieu entre maquisards et un convoi d'une quarantaine de camions allemands sur la route de Céré. Furieux et finalement informé de la direction à prendre, l'officier SS repart rageur vers 13h avec sa petite troupe enivrée de haine et de rhum vers les hauteurs de Mareuil.*

Après l'arrivée fracassante dans le bourg de deux officiers SS et d'une vingtaine d'hommes à bicyclette à la recherche du soldat disparu<sup>72</sup>, une pièce de canon de 88 est mise en place à la Croix de Bagneux ; son tir est pointé sur le Bas-Guéret, le Haut-Guéret et la Herpinière.

A 13h30 tout le secteur les Touches est encerclé par la petite unité à bicyclette ; une quinzaine d'habitants est regroupée le long d'un mur, sous la menace des armes. Ne trouvant pas leur compatriote, le petit groupe part vers le hameau de la Herpinière, pendant que le canon continue son tir sur le secteur ; là, ils arrêtent sans ménagement Louis Le Frapper, ancien prisonnier de guerre libéré pour cause de santé, suspecté d'être « terroriste », Bernard Courant, cultivateur logé chez son beau-frère M. Arnault, lui aussi arrêté. Avant d'entraîner leurs trois prisonniers sur le chemin de la Croix de Bagneux, ils mettent le feu aux maisons de Mme veuve Morin et de Louis Le Frapper ; M. Arnault réussit à échapper à la vigilance des allemands : quelques instants plus tard, Louis Le Frapper et Bernard Courant sont torturés, fusillés et sommairement enterrés au bord du chemin à proximité de la Croix de Bagneux.

La canonnade cesse avec l'arrivée de l'unité allemande au Haut-Guéret, à quelques centaines de mètres de la Herpinière, et sur une intervention de Jacques Delany, fermier au Haut-Guéret. Ce dernier est fait prisonnier ainsi que ses métayers, M. et Mme Garnon. Dans le même village, les membres de la famille Barbier, fidèles serviteurs des propriétaires du Bas-Guéret, sont évacués de leur maison. A peine Mme Barbier a-t-elle contourné la maison avec ses quatre jeunes enfants en direction de la statue de la Vierge que des coups de feu éclatent ; un soldat allemand lui annonce froidement « mari, kaput ! » : Emile Barbier, qui avait rejoint sa famille en vitesse, vient d'être abattu dans sa cour, au seul prétexte que sa tenue le faisait suspecter d'être un homme du maquis. Les Allemands font sortir les animaux des étables et écuries avant de mettre le feu au village et poursuivent leur funeste expédition en se dirigeant vers le Bas-Guéret. A peine ont-ils quitté les lieux que les jeunes André Battini et Pierre Moreau se précipitent pour sauver ce qu'ils peuvent des flammes et limiter l'extension de l'incendie : le feu détruit malgré tout l'habitation d'Emile Barbier, celle d'un voisin, M. Lambert, propriétaire à St-Aignan, 2 granges, 2 hangars, 2 celliers et 4 écuries.

Sur la route du Bas-Guéret, le petit groupe ennemi en furie est accueilli par le feu de quelques maquisards qui n'avaient pu se retirer assez vite. Au cours du combat, le FFI n° 745, Albert Robin, est blessé et abattu par ses adversaires ; son corps sera retrouvé le lendemain dans les bois à l'ouest du château de Bas-Guéret.

---

<sup>72</sup> voir encadré



Au Bas-Guéret, Albert et Jean Cuvelier s'efforcent d'éloigner leurs neveux, les stagiaires et les hommes de la ferme en les dirigeant vers la Joinière ou les Bûcherons afin qu'ils ne soient pas pris pour des maquisards attardés ; pourtant un des neveux et le jeune Villeroy décident de rester avec quelques autres employés, semblant vaquer normalement à leurs occupations dans la boulangerie et la ferme. Le départ précipité de l'Etat Major FFI, qui prit un certain temps à cause de camions en panne, a laissé des traces malgré les efforts des habitants pour les faire disparaître : traces de roues des camions dans la cour, graffitis, sans parler des traces du passage de Lecoq ; dans sa rage destructrice, il ne fait aucun doute, pour le petit groupe d'Allemands, arrivé vers 15h00 en tirant de tous côtés, que l'endroit sert de repère aux maquisards et que leurs propriétaires sont de connivence. A peine arrivés, ils arrêtent sans ménagement Jean et Albert Cuvelier, propriétaires des lieux, qui étaient retournés dans le château ; René Tanchoux, l'ouvrier bourrelier de M. Marquis, caché dans une meule prend peur, sort de sa cachette et va au devant des allemands au prétexte qu'il n'habite pas au Bas-Guéret ; constatant qu'il n'est pas du pays et le suspectant donc d'être un maquisard, les allemands ne veulent rien entendre et l'emmènent avec les frères Cuvelier sur le bord de la route. Dans la basse-cour ils découvrent le vacher Octave Courantin, âgé de 63 ans, venu sans doute protester contre l'arrestation de ses patrons ; il est immédiatement abattu devant le château.

Des grenades incendiaires sont jetées dans le petit hangar en bois abritant l'automobile de Jean Cuvelier et dans le château ; l'incendie se propage rapidement. Le neveu et le jeune Villeroy qui vient d'échapper à une rafale de mitrailleuse, sont regroupés et tenus en respect dans la boulangerie par un garde allemand et assistent, impuissants, à la scène. Pendant ce temps Jean et Albert Cuvelier tentent de se disculper en produisant les lettres de menace qu'ils avaient reçues de Lecoq. Albert est pourtant abattu de deux balles ainsi que Jean, affreusement mutilé à coups de crosse et de baïonnette.

René Tanchoux, est fusillé, probablement au même moment. Quelques heures plus tard il ne reste que les quatre murs du château. Les neveux ne retrouvent les corps de leurs oncles et de René Tanchoux que le lendemain matin, couchés l'un près de l'autre au bord de la route.

La population fait alors preuve d'une grande solidarité à l'égard des cinq jeunes gens de la famille restés seuls après ce désastre. Les obsèques, qui ont lieu le lundi 4 septembre, sont grandioses pour les huit victimes enterrées le même jour. Sur la route qui conduit au village, un peloton de FFI présente les armes tous les cinquante mètres. La cérémonie est concélébrée sur la place de l'église par l'abbé Roger, ancien curé de Mareuil, et le curé Ledet, en présence du maire et d'environ 2000 personnes venues rendre un dernier hommage aux victimes.

Dans les jours qui suivent, la vie reprend : l'aîné des neveux, aidé de Bertrand Villeroy, prend les affaires en main et s'efforce de parer au plus pressé dans la gestion du domaine : le début des vendanges.

Dix ans plus tard, un nouveau bâtiment est construit à l'emplacement même du château totalement détruit.

***Pendant ce temps, dans le bourg...***

*Les bruits des combats, la fumée des incendies, la rumeur font craindre le pire sans que chacun puisse mesurer l'ampleur du désastre.*

*En fin d'après-midi, le ravitaillement s'achève normalement et le convoi quitte Mareuil pour rejoindre les troupes qui s'enfuient de St-Aignan. Le dernier canon quitte Mareuil à 20h30.*

*Les ruines du château après l'incendie*



En 1980, une croix en fer forgé<sup>73</sup>, élevée sur un socle de calcaire de Beauce, est érigée au carrefour du Bas-Guéret à l'initiative de Michel Cuvelier, frère d'Albert et de Jean ; elle est dédiée à la mémoire de Jean et Albert Cuvelier, et de leurs ouvriers fusillés le même jour. Ce calvaire, qui remplace une ancienne croix de bois<sup>74</sup>, est toutefois remarquable, bien que très simple, par la qualité du travail de forge des trois branches qui portent chacune une fleur de lys dite « royale », hommage aux convictions politiques des frères Cuvelier<sup>75</sup>.



---

<sup>73</sup> œuvre de M. Raymond

<sup>74</sup> CDPA, op. cit., p.32

<sup>75</sup> B. Crépy : communication personnelle

Au-delà des témoignages, des rapports officiels ou de quelques confidences, il est probable que chacun des acteurs et témoins de ces événements garde encore au fond de lui des souvenirs, des doutes, des suspicions, des regrets et peut-être des pardons. Plus d'un demi siècle plus tard, il ne nous appartient pas de juger. Seule la folie aveugle de quelques fanatiques n'acceptant pas leur défaite et refusant les règles de la guerre, pour autant qu'elle se justifie, aura fait sept victimes qui n'avaient commis d'autres crimes que d'être sur leur passage. La présence du convoi imposant qui s'était arrêté quelques heures plus tôt à Mareuil, qui avait tant impressionné et bouleversé les habitudes de ses habitants, les désaccords entre les officiers d'une armée en déroute, ont probablement évité que ce groupuscule de SS, ou supposés tels, ne poursuive ses exactions dans le bourg, le transformant en ce qui aurait pu devenir un nouvel Oradour<sup>76</sup> ou, plus proche, un nouveau Maillé<sup>77</sup>.

Ces événements furent d'une telle violence qu'ils restent gravés dans la mémoire collective. Commémorés chaque année le 31 août, ils auront peut-être permis de ne pas oublier le sacrifice des trois soldats, des deux résistants, des sept victimes civiles de Mareuil, « Morts pour la France », et de ne pas oublier, non plus, l'action des nombreux anonymes qui ont agi dans le silence, au service de la Liberté.



---

<sup>76</sup> Le 10 juin 1944, le massacre d'Oradour-sur-Glane (Haute-Vienne) fit 642 victimes

<sup>77</sup> Le 25 août 1944, le massacre de Maillé (Indre-et-Loire) fit 124 victimes

## BIBLIOGRAPHIE

- Michèle Beauvais : Une histoire de clocher, Le travailleur, 1<sup>er</sup> février 1979
- Bernard Briais : Un dossier noir de la Résistance, le maquis Lecoze, 2002
- Raymond Casas : Les Volontaires de la Liberté ou les FFI du Loir-et-Cher (1944-1945), 1982
- Jean-Claude Catherine : La ligne de démarcation en Berry-Touraine, 1940-1944, 1999
- Yves Chauveau-Veauvy : L'été 44 Nord-Indre Sud-Loir et Cher, 1998
- Yves Chauveau-Veauvy : Adolphe, 2003
- Comité Départemental du Patrimoine et de l'Archéologie en Loir-et-Cher ; coll. : Patrimoine dans votre commune n° 9, Mareuil-sur-Cher, 1996
- Paul Doleine : cahier de mémoires, manuscrit, 1950
- Frédéric Godefroy : Dictionnaire de l'ancienne langue française du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, 1885
- René Guyonnet : Saint-Aignan, mille ans d'histoire, tome IV, 1980, tome V, 1980
- René Guyonnet : St-Aignan à l'heure hitlérienne, mai 1940-août 1944, revue municipale de St-Aignan, 1984
- René Guyonnet : Saint-Aignan-sur-Cher à l'heure de la Résistance, revue municipale de St-Aignan, 1991
- Alfred Hangouet : L'affaire Lecoze, 1978
- Edmond Huguet : Dictionnaire de la langue française du XVI<sup>ème</sup> siècle, 1973
- Nicolas Huron : La fête des toponymes, noms de lieux de Mareuil-sur-Cher, 2000
- Institut de Géographie National : carte Cassini n° 30
- Lucien Jardel et Raymond Casas : La Résistance en Loir-et-Cher, 1964
- Emile Littré : Dictionnaire de la langue française, 1878:
- René Loiseau : La Vallée du Cher, 1951
- Michel Provost : Carte archéologique de la Gaule - Le Loir et Cher 41, 1988, p.51
- André Prudhomme : Autrefois, les loups en Loir-et-Cher, 1993
- Yannick Ribrioux : « Des Bans » seigneurs de Mareuil, note préliminaire, 2004
- Yannick Ribrioux : Morts pour la France 1914-1918, Mareuil-sur-Cher (Loir-et-Cher), 2004
- Michel Rosso : Le Coz, un tueur fou dans la Résistance, 1994